

GENRE : Economie, Anthropologie
TITRE : *DETTE, 5000 ans d'Histoire*
AUTEUR : David Graeber
EDITEUR : Les liens qui libèrent Date édition : 2013

Note manuscrite rédigée par François, numérisée grâce aux transcriptions d'Elodie (partielles) et Charles (complète).

Date rédaction définitive: 17 février 2019

Avertissement

Pour résumer un livre, je le lis attentivement en soulignant au crayon les passages qui me semblent représentatifs du projet de son auteur ; puis je les transcris les uns à la suite des autres ce qui constitue le « brouillon » de la note de lecture. Cette méthode présente l'inconvénient de constituer une longue suite de phrases lapidaires et peu digestes à la lecture. Dans un troisième temps je m'efforce de donner un peu plus de vie et de style à ce fastidieux brouet.

Là, je me rends compte que je n'y suis pas arrivé complètement.

Que les éventuels lecteurs veuillent bien me pardonner.

J'embrasse et remercie très fort Elodie qui s'est lancée la première dans la fastidieuse retranscription en numérique de mon texte manuscrit, puis a dû y renoncer et Charles qui a mené à terme cette difficile entreprise - surtout quand on sait que j'ai une écriture belle de loin, mais abominable de près.

Tout au long du texte, j'emploie comme l'a fait Charles, ces abréviations :

DG => David Graeber

AS => Adam Smith

A = argent, monnaie-lingot

M = marchandise

Chapitre 1 p7

L'expérience de la confusion morale

Le livre commence très fort lors d'un cocktail un peu branché où David Graeber (DG) en conversation avec une avocate gentiment bobo, règle son compte au FMI : « Je lui ai dit qu'il s'agissait, en gros des hommes de main chargés d'obliger les pays du monde à rembourser leur dettes. Le FMI, c'est, disons, l'équivalent « haute finance » des armoires à glaces qui viennent vous casser une jambe. » Et d'entamer un petit historique du FMI. En 1970, les pays de l'OPEP avaient déposé tant d'argent dans les banques occidentales que celles-ci – ne sachant qu'en foutre - avaient proposé aux pays du Tiers-Monde de leur en prêter (*go-go banking*). Pour obtenir un re-financement ces pays doivent obéir aux injonctions du FMI ce qui veut dire: plus de soutien au prix des denrées de base, fin à la gratuité des soins et de l'enseignement → pauvreté, misère, pillages des ressources publiques, violences, malnutrition, désespoir, vies brisées etc.

- Quelle est votre position sur la dette du Tiers-Monde ?
- L'abolir, un peu dans l'esprit du jubilé biblique.
- Mais on doit toujours payer ses dettes... non ?

L'auteur au cours de ses échanges avec l'avocate aurait pu évoquer le mal-fondé de ces prétendues dettes ! :

- Contractées par des dictateurs qui se sont empressées de les placer en Suisse.
- Remboursées déjà 3 ou 4 fois par les pays pauvres.
- Refinancées en échange d'une politique libérale de fer.
- Refinancées en échange de l'instauration d'une politique libérale de fer tout en privant leur « élus » de tout contrôle national.
- et en rajoutant que la politique imposée par le FMI ne fonctionnait même pas !

Mais surtout, DG pense que c'est cette notion de culpabilité quand on ne rembourse pas une dette qui est à proscrire de nos têtes. Arguant que tout prêteur prend un risque dont il est « payé » par l'intérêt du prêt. Si la banque est sûre de récupérer l'argent prêté ET l'intérêt, le système s'effondre ! Mais imaginons qu'il existe une loi garantissant d'être remboursé, même si cela implique pour l'emprunteur de vendre sa fille comme esclave ou de prélever ses organes, alors pourquoi ne pas prêter ? C'est ce que le FMI a instauré au niveau mondial et pourquoi les banques sont prêtes à « gaver de milliards une bande d'escrocs repérables au premier coup d'œil ! »

Pour résumer c'est la flexibilité du concept de dette qui fonde son pouvoir : Pouvoir moral créant l'illusion que c'est la victime qui commet le forfait. Les conquérants ou mafieux disent aux gens qu'ils pillent ou rackettent qu'ils leur « doivent la vie ».- Ne pas qualifier ces « prêts » de « tributs », c'est nier la réalité de ce qui se passe.

Prenons l'exemple de la dette de Madagascar, gérée à la dure par le FMI et qui a fait 10 000 morts par manque de soins du paludisme.

- Le FMI applique deux poids deux mesures pour ses débiteurs selon qu'ils sont riches ou non : De même qu'en 1720 en Angleterre des prisons dorées étaient attribuées aux débiteurs aristocrates et des cachots puants (ordures et vermine à tout les étages) réservés aux débiteurs pauvres (et en plus les serviteurs des débiteurs riches leur faisaient la morale en les traitant d'irresponsable!), de même le FMI a imposé une cellule puante à « Madagascar » en lui imposant des conditions de remboursement inhumaines.

Pendant 5000 ans ou plus, on a signifié aux êtres humains – pour les tenir à merci – qu'ils étaient des débiteurs (de Dieu aussi, qui leur aurait donné la vie). Tous les mouvements révolutionnaires en ont exigé l'abolition. Toutes les morales du monde condamnent les prêteurs. Les seigneurs du moyen-âge occidental s'en sortirent en confiant de force ce travail scélérat aux juifs non sans les pogromiser de temps en temps et confisquer leur argent !

En fait chaque chose sur terre peut être traduite en termes de dette, même les questions de morale et de justice. Mais, à la différence de toutes les autres formes d'obligations, une dette est quantifiable. C'est à dire froide, impersonnelle, transférable (même au prix de l'esclavage de sa fille ou de soi-même).

Cette quantification est intimement liée à la violence (des conquérants ou des gros bras de la mafia, des trafiquants esclavagistes etc.) La violence ou la menace de violence transforme les rapports humains en mathématique ; cette confusion morale si présente aujourd'hui semble aussi vieille que la civilisation (on le constatera en Mésopotamie, en Judée, en Inde avec les Védas, au Japon, en Chine, etc. comme en attestent les plus vieux écrits du monde.)

La crise de 2008 a presque paralysé la planète entière, et tous les pays, main sur le cœur, ont dit que ça allait changer. Mais rien ne s'est passé évidemment ! En fait, il s'agit d'un mensonge colossal des banques et des états.

Des innovations financières sophistiquées et présentées comme si compliquées que même les politiques et les citoyens devraient s'en remettre à des experts et laisser cela aux professionnels de la finance, se sont avérées être des arnaques consistant à prêter à des gens d'évidence insolubles, tout

comme le FMI a prêté à des pays insolvable. Bien sûr, en 2008, ce sont les contribuables qui ont remboursé ces dettes, sous la férule du FMI (abandon du service public, privatisations etc.) Ce montant total des dettes était supérieur aux PIB additionnés de tous les pays de la planète. En fait les USA ont mis un sparadrap de 3000 milliards de dollars et n'ont rien changé. Les banquiers ont été remboursés, les petits débiteurs ont été jetés en prison ou clochardisés. (Retour de la prison pour dettes aux USA). Depuis, nous titubons en attendant la prochaine crise, et le FMI est catégorique : « un second renflouement (des banques) menacerait la démocratie » Évidemment par le mot « démocratie », le FMI entend « capitalisme ».

Quoiqu'en disent les banques avec leurs cartes de crédit, la virtualisation de la monnaie n'est pas une nouveauté. Systèmes de « crédit », « ardoises », notes de frais ont existé longtemps avant l'argent liquide. Le crédit est – comme on va le voir – la forme initiale de la monnaie !

Dans l'antiquité et le passé, l'histoire a oscillé entre les périodes dominées par les lingots (où or et argent sont la monnaie) et d'autres où la monnaie de crédit est rituelle.

Mais, dans les périodes crédit-monnaie, les civilisations ont mis des règles protégeant les débiteurs, voire annulant leur dette comme en Israël et en Grèce (jubilé biblique). Notre civilisation – elle – avec des institutions comme le FMI, protège les créanciers.

Ce livre, d'abord histoire de la dette, veut poser les questions fondamentales sur ce que sont et pourraient être les rapports humains :

- déboulonner le mythe du troc soi-disant à l'origine de la monnaie (chez Adam Smith)
- déboulonner les mythes rivaux d'une dette primordiale envers les dieux ou l'État.
- déboulonner l'idée communément admise que l'État et le marché sont dissociés, l'un nous protégeant de l'autre, alors qu'ils sont intimement mêlés et font de toute vie une transaction commerciale. Ils dominent.
- Démontrer que l'échange s'enracine dans la violence et que les origines de la monnaie sont à chercher dans la conquête et le dédommagement dû au vainqueur, la guerre et l'esclavage, l'honneur, la dette et le rachat.
- A partir du chapitre 8, DG va s'efforcer de démontrer que l'Histoire a alterné des époques de monnaie virtuelle et de monnaie physique. Avec des surprises concernant les prétendues sources immémorielles des idées modernes en matière de droits et de libertés (esclavage), du capital d'investissement, des idées d'Adam Smith (que nous abrègerons désormais AS n.d.l.r.) empruntées à la Perse médiévale etc.
- Enfin, il proposera un début de réflexion sur ce qui pourrait se jouer aujourd'hui.

Chapitre 2 p30

Le mythe (mensonger) du troc

« A chaque question complexe existe une réponse parfaitement simple et directe, qui est fausse »
(H.L. Menckeur).

Quelle est la différence entre une obligation quelconque et une dette : la monnaie. La dette est quantifiable. La monnaie et la dette entrent en jeu en même temps. L'histoire de la dette est celle de la monnaie. Mais cette histoire est soit l'officielle (troc puis monnaie), soit celle des anthropologues (pour eux chacun est endetté de multiples façons auprès de multiples gens).

Le champion de cette fable du troc comme origine de la monnaie est AS - professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow - dans son livre de 1776 « *la Richesse des nations* », qui reprend à son compte les thèses d'Aristote et des « socialistes médiévaux ».

Pour faire court, ces gens ont tendance à glisser des sauvages imaginaires aux boutiques des petites villes. Avec des arguments invérifiables du genre : penchant naturel au troc, pulsion d'échange, division du travail, inévitable accumulation, choix d'un équivalent transportable, seccable. Les métaux précieux, puis un État garantissant la monnaie... Tout cela pour faire de l'économie une science distincte de la morale et de la politique... Pure invention d'AS ! Surtout que les États pour lui n'ont que le rôle unique de garantir la monnaie... pour le reste cet utopiste fait confiance à la main invisible du marché.

Cette histoire est partout répandue— sans preuve. Il y a des tonnes de preuves du contraire :

- Morgan décrit des indiens qui font tout le contraire
- Aucun anthropologue ne décrit l'économie du troc. Tout au plus se pratique-t-il entre gens étrangers, voire à deux doigts de se taper dessus (cf le « Dzamalg »libertin en Australie) car quand on échange avec un proche, on dit que c'est un cadeau (cf les mœurs des Bushme, du Kahari décrits par les époux Marshall.)
- La « double coïncidence des besoins » tant invoqué par AS comme origine du troc, ne tient pas face au « paiement différé » (économie du don).
- Dans maints endroits, la seule monnaie connue sert à évaluer le crédit, mais pour le reste, le paiement différé subsiste (pêcheurs de Terre-Neuve, villages écossais, hiéroglyphes Mésopotamiens, Sumer etc.)

Il est faux que nous ayons suivi historiquement le schéma troc-monnaie-crédit comme le prétend « La richesse des nations ». C'est la monnaie virtuelle, le crédit, qui est apparu en premier selon le schéma crédit-monnaie-troc. On troquait quand on ne pouvait pas utiliser de la monnaie.

Cette démonstration a été décrite en détail par Michell Innès (1913/14) et tout simplement ignorée par les « économistes » autoproclamés.

En résumé le schéma historiquement réel est celui-ci : Crédit (ardoise ou paiements différés genre potlatch) → Monnaie (instrument de mesure, car il y a peu de monnaie en circulation) → Troc (échange exceptionnel avec des étrangers peu connus ou des personnes disposant de peu de pièces de monnaie).

Chapitre 3 p55

Les mythes (infondés) des dettes primordiales

La théorie de la main invisible qu'AS expose dans sa « *Richesse des nations* » est en fait, pour cet utopiste, la main de Dieu. Le facteur manquant est justement le rôle de l'État, qu' AS essayait de minorer.

Mitchell Innès, en bon « Chartaliste »(1) décrit la monnaie non comme une marchandise mais comme une unité de compte. Elle mesure quoi ? : la dette. La monnaie c'est une reconnaissance de dette que l'on peut transmettre à une autre personne. La valeur d'une unité monétaire ne mesure pas la valeur d'un objet mais la confiance d'une personne dans d'autres personnes . (Théorie monétaire du crédit)

Mais, dira-t-on, face à ce raisonnement chartaliste (du latin *charta* , papyrus, papier, écrit) qu'est-ce qui induit cette confiance ? C'est l'État. (« théorie étatique de la monnaie » de GF Knapp de 1901- Ecole historique allemande.) Selon Knapp, que cette monnaie physique qui circule réellement ne corresponde que peu à la *monnaie imaginaire* (comme cette monnaie de Charlemagne qui lui a survécu 800 ans p62), cela n'a pas grande importance tant que l'État s'en porte caution, c'est à dire

accepte que les impôts qu'il lève lui soit payé dans cette monnaie. Cf les « bâtons de taille » coupés en deux : le *stock* ou souche pour le créancier, le *stub* ou bout pour le débiteur.

Mais la reconnaissance de dette ne peut servir de monnaie que si le roi ne rembourse jamais sa dette. C'est ainsi que fut fondée en 1694 la première banque d'Angleterre qui en échange de payer la dette royale d'Henri II reçut le monopole royal d'émettre des billets. A ce jour la dette n'est toujours pas remboursée. Elle ne peut pas l'être ou bien l'ensemble du système monétaire britannique s'effondre. (bonne affaire pour les banquiers de 1694, car ils facturaient au roi 8 % d'intérêt annuel et prêtaient à intérêt aussi le même argent à des particuliers). Théorie étatique de la monnaie (2ème chartalisme).

Quoi qu'en disent les économistes traditionnels à la AS, c'est bien l'État qui assoit la monnaie, il n'y a pas d'antagonisme entre l'État et les marchés. Au contraire, il y a peu d'exemples de pays à monnaie et à marchés sans État.

A ce sujet, le bon exemple est celui du paradoxe colonial (Galliéni à Madagascar): l'État prédateur lève un « impôt moralisateur » soi-disant pour donner le goût du travail aux Malgaches, ce qui les ruine et les oblige à vendre leurs terres... tout en créant des « goûts nouveaux » créateurs de marchés ! p65.

De même Keynes se plonge au cours de sa période dite de « folie babylonienne » dans les archives hiéroglyphiques de Mésopotamie et en déduit que la monnaie est une créature de l'État. Ce qui, soit dit en passant, explose le mythe du troc de Smith.

En fait ce n'est pas l'État qui crée la monnaie, ce sont les banquiers. Ils n'ont pas de limites aux prêts car l'emprunteur ne pourra remettre son argent qu'à une banque → la démonstration de Keynes, ébouriffante pour l'époque, sur le « paradoxe de la banque » : Le montant total des débits et des crédits s'annuleront toujours. Mais Keynes n'était pas révolutionnaire et s'arrangera pour intégrer cette notion dans l'économie de papa. (voir note 28, dans le livre de DG).

- Mais pourquoi accepte-t-on de payer des impôts à l'État ? En échange de services et de sécurité ? Par contrat social ?

- Ce serait plausible si les marchés étaient antérieurs aux États, mais ça n'est pas le cas.

- Il existe une autre théorie : celle de la dette primordiale chère à Bruno Thèret, ressurgie mine de rien en 1992 à propos de l'euro. L'existence humaine serait une dette aux dieux entachée de culpabilité et de péché. Quand on sacrifie à son Dieu, on paye son « tribut de mort », une sorte de remboursement d'intérêt. (ça peut être aux parents, aux sages comme dans les Védas) ; ça devient viable quand on ne les considère que comme des dettes sociales (≠ la mort). Dans toutes les langues indo-européennes, les mots qui signifient « dette » sont synonymes de « faute », « culpabilité » (*geld* allemand et *guilty* anglais) p75

Les premiers monarques étaient des rois sacrés et la dette aux dieux devient dette à l'État dont le remboursement est médiatisé par la monnaie frappée à l'effigie du prince. Médiation du sacré et du profane selon Ingham, paiement symbolique d'un sacrifice pour « différer l'inévitable » (Pourquoi les bœufs servent-ils de monnaie ? Parce qu'ils sont les sacrifices habituels offerts aux dieux. Par analogie avec le fait qu'ils servent aussi à « pacifier » lors des mariages ou pour régler un différent et éviter une vendetta permanente). « Payer » vient du mot latin « *pacare* = pacifier ». Et les partis lors d'un désaccord sont portés à quantifier de façon mathématique absolue la perte d'un œil ou d'une truie enceinte. D'où l'utilisation de la monnaie, étendue ensuite aux objets courants...

Une fois encore cette séduisante théorie de la dette primordiale est manifestement un mythe. En effet l'échange suppose l'égalité – et l'égalité avec les forces cosmiques est inexistante.

L'État se serait emparé des dettes aux Dieux pour en faire des impôts ?

Les Grecs, les Babyloniens détestaient les impôts directs. Par contre les habitants des pays conquis

en payaient, comme à Rome longtemps : Non seulement les Romains ne payaient pas d'impôt mais on leur versait une part du tribut levé sur les vaincus, sous forme de *panem*, distribution gratuite d'aliments ; le *panem* de *panem et circenses*..

Une fois encore l'archéologie nous éclaire : par ex. chez les Sumériens, le prince était le dieu, les créanciers péonisaient les débiteurs. Quand suite à une famine par ex., il y avait trop de péons (pas esclaves mais presque) et que l'ordre social en était menacé, ils décrétaient une amnistie générale : la dette était effacée (cf jubilé biblique), on effaçait l'ardoise. « *Amargi* », le premier mot écrit signifiant « liberté », veut dire « rendu à sa mère ». Repartir chez soi était en effet la première chose que s'empressait de faire le *peon* quand, suite au jubilé, il redevenait libre. p83

- Il y a peu, les notions de pays étaient floues. A qui payer ses dettes, au créateur ?
- Rembourser sa dette eu ciel en payant ses créanciers est absurde ! Pas de cohérence intellectuelle !
- Une prétendue dette envers la société est une notion toute récente : États-Nations et Révolution française. Auguste Comte et son positivisme = religion de la société. Durkheim en remet une couche : « Dieu et la société ne font qu'un » les pays socialistes arrivent au même raisonnement. En fait la thèse de la dette primordiale, c'est la thèse nationaliste ultime.

Conclusion : les économistes libéraux fustigent l'État. Ils ont tort, car l'État a créé le marché et le marché a besoin de l'État ! C'est le piège dans lequel est tombé le XXème siècle.

Chapitre 4 p91

Cruauté et Rédemption

Ceux qui perçoivent la monnaie comme une marchandise et ceux qui voient en elle une reconnaissance de dettes ont tort et raison tout à la fois. Tout comme une pièce a la valeur marquée d'un coté et l'effigie du souverain de l'autre.

Il est clair que le mythe selon lequel « on a inventé la monnaie pour pallier l'inconfort du troc » est une contre-vérité. Seulement la « monnaie de crédit », présente un inconvénient en période où la confiance se délite- entre étrangers par exemple. Le degré de confiance par rapport à la valeur nominale d'une monnaie s'appelle sa fiduciaire. A la différence de sa valeur nominale (ce qui explique l'usage de monnaie de porcelaine, de bois, voire de clous entre gens qui se côtoient dans le même village par exemple). Elle servait à effacer une dette dans un cercle restreint. Qu'elle soit faite d'or, d'argent ou de coquillages, la monnaie oscille toujours entre être une marchandise et être une reconnaissance de dette.

DG cite longuement Nietzsche (« *Généalogie de la morale* » de 1887), plus important que Hauss aux yeux de Deleuze et Guattari (Note 8 p. 563 à lire) quand il s'agit d'expliquer échanges et prix comme fondement même de la pensée humaine. Ce que propose Nietzsche n'est pas une alternative à la pensée bourgeoise mais une forme d'icelle exacerbée. Bataille fait la même confusion. Pas différents en cela d'AS qui voyait le langage (donc la pensée humaine) comme l'origine du marché. AS et Nietzsche avaient eu la même intuition que Levi-Strauss qui définissait le langage comme un « échange de mots ». Nietzsche se rapproche des théoriciens de la dette fondamentale... dette impossible à rembourser aux ancêtres... au père... à Dieu... voyant là le coup de maître du christianisme et du péché originel... Jésus, c'est Dieu se remboursant lui-même (le rédempteur).

Analyse délirante, mais éclairante dans sa façon de raisonner qui part de postulats bourgeois ordinaires pour choquer le bourgeois : si on suppose au départ que l'homme raisonne en termes de dettes et de calcul, on en arrivera forcément à conclure que notre relation avec le cosmos se résout

en termes de dettes.

Or en hébreu « *padah* » et « *goal* » se traduisent par « *rédemption* » mais avec deux sens différents :

1) Rachat d'une chose vendue

2) Récupération d'une personne donnée en gage jusqu'à ce que le débiteur qui paye par le pénéonage de cette personne ait fini de rembourser. (Tout cela diffère de l'esclave pour dette qui ne peut pas changer de condition).

DG fait l'hypothèse que c'est de la seconde définition qu'il était beaucoup question dans les discussions de café en antique Mésopotamie et chez les Hébreux. La Rédemption serait la fin universelle des dettes, le jubilé final, la libération des péons pour dettes et de leurs gages. Ce n'est pas un rachat mais la destruction totale de toute comptabilité (but avoué des révoltes de tous les temps). La rédemption c'est régler ses comptes.

- Les diverses religions ont eu des attitudes ambiguës vis à vis de la dette
- Pendant la majorité de l'Histoire la « monnaie » était la perspective terrifiante de voir ses fils et filles devenir péons ou esclaves de répugnants créanciers.
- Les réactions des gens furent vives car sévissant entre partis égaux (à la différence des castes et de l'esclavage). Ils plaidaient pour l'annulation de la dette et les religions portent les traces des arguments moraux en faveur de cet effacement, mais, contradictoires, insinuent que le pardon des péchés n'est pas possible, tout au moins en ce monde, car les pécheurs ne sont pas prêts, n'en sont pas dignes p105.

Chapitre 5 p109

Bref traité sur les fondements moraux des relations économiques

On l'a vu, faire l'histoire de la dette c'est reconstruire la façon dont la logique du marché a envahi tous les aspects de la vie humaine, y compris la morale et la religion dressées contre lui.

Les traditions expliquent la dette par l'immense, le cosmos. DG, lui, entreprend de l'expliquer au travers des gestes de la vie de tous les jours, presque toujours contradictoires.

La réciprocité fut le maître mot des théoriciens de l'économie du 20^e siècle. Il en fut curieusement de même pour leurs adversaires comme Mauss avec *L'essai sur le don*, Testart. Levi-Strauss, de même, structure la vie humaine en trois sphères : langage, parenté, économie entendus comme échange de mots, de femmes, de biens... avec la réciprocité entre elles. Pourtant à observer les détails insignifiants de la vie de tous les jours comme la relation mère/enfant, force est de constater qu'il n'y a là aucune réciprocité ! De même pour ces Africains qui pensent que quand on a sauvé quelqu'un de la mort, on doit prendre soin de lui toute sa vie p114. Rendre en retour serait considéré comme une insulte ! Ces deux constats parmi tant d'autres, font « dérailler » le sacro-saint principe de réciprocité : égalité radicale et inégalité radicale coexistent donc dans le monde .

Selon DG, Il y a 3 grands principes moraux, - qui coexistent dans toutes les civilisations bien que contradictoires – pouvant fonder les relations économiques : le communisme, la hiérarchie, l'échange.

Le Communisme (ni échange, ni réciprocité). Principe : de chacun selon ses possibilités à chacun

selon ses besoins. Ce principe repose sur le mythe du communisme primitif. Tout le monde agit en communiste une bonne partie de son temps mais pas tout le temps, y compris les entreprises capitalistes (cf logiciels libres, entraide lors des catastrophes etc.) C'est le communisme fondamental, avec le besoin ou l'injonction de partager, d'indiquer le bon chemin au touriste, le communisme des sens ou convivialité, le modèle universel de l'ami, de la mère. Il y a présomption d'éternité, qu'un bienfait pourrait (au conditionnel) être rendu, mais cette réciprocité n'est qu'éventuelle, un jour peut-être, sans caractère d'obligation immédiate. L'hospitalité en est une manifestation outrancière (hôte, signifie tout à la fois ennemi et invité) Voilà pourquoi les épiciers des quartiers pauvres ne sont pas de la même ethnie que leurs clients... Ils seraient « obligés », navrés du dénuement de leurs clients, de travailler à perte à force de consentir crédits et réductions !
p124

L'échange. Il n'a pour seul ressort que l'équivalence. C'est un aller-retour qui permet d'annuler nos dettes et finalement mettre fin à une relation. Entre voisins on ne rend jamais la même chose sauf si on veut rompre. L'équivalence du rang social entre en jeu. Pierre Bourdieu étudie la dialectique du défi et de la riposte chez les Kabyles. Le cadeau est toujours à la fois un honneur et une provocation d'où la nécessité de rester entre gens du même monde sinon des difficultés surgissent. (Ex les supérieurs, les rois etc.) La propension à laisser les choses s'annuler entre voisins... Pas d'argent entre nous... (en voir toutes les finesses p. 132). Rendre au roi est souvent délicat. Si il y a différence de statut... le don furtif... la fallacieuse symétrie du prince ou du mafieux ou du prédateur... protection mon œil... tribut oui !

La hiérarchie. Lors des conquêtes, le pouvoir présente sa prédation comme morale : le seigneur, le mafieux, assurent la « protection » des paysans, des commerçants. Bien plus, un excès de générosité attend - et donc impose - une générosité égale en retour. Tout cadeau répété aux grands risquait de devenir coutumier puis obligatoire ce qui définit hélas l'essence-même de celui qui l'accomplissait p136. Proverbe : « Les rois se couvrent d'or pour suggérer aux autres de les en couvrir également » Au Moyen-Age, les auteurs imaginaient une société « où les prêtres prient pour tous, les nobles combattent pour tous et les paysans cultivent pour tous »... mais personne n'a envisagé de faire le calcul. Il y a déséquilibre entre le gîte et le couvert offert par les riches mécènes et les trésors inestimables que les artistes leur offraient en échange. Le noble mécène se fait peindre la Joconde ou composer la Toccata en ré et pourtant sa supériorité n'était jamais remise en question.

Plus la richesse du prédateur sera issue du pillage et du vol, plus sa distribution sera somptueuse et auto-glorificatrice. La notion d'État redistributeur moderne - volontiers identitaire - remonte à la violence et à la guerre.

Conclusion : Ces trois types de raisonnements moraux coexistent dans toutes les civilisations en s'interpénétrant:

La réciprocité est bien souvent l'argument de « théoriciens de la dette » pour justifier hiérarchie, clientélisme, traditions, religions voire... communisme. Remercier quelqu'un, c'est suggérer qu'il aurait pu agir d'une autre façon, que son geste crée un sentiment d'obligation, de dette, d'infériorité ! Cf Duby. Dumézil avec ses trois ordres explique que la soi-disant réciprocité justifie le féodalisme. Le désir bien humain de théories bien huilées explique le féodalisme, le structuralisme (échange parfait d'épouses) et la prétendue « réciprocité » du marché. Là où ça devient grave c'est quand on en arrive à « celui qui ignorera les diktats du marché sera invariablement puni ».

Tous ces principes tendent à se mélanger sans jamais se contredire (clientélisme, paternalisme ont quand même des limites!) De même, le communisme peut glisser vers l'inégalité hiérarchique, on l'a vu.

Dans les rares sociétés vraiment égalitaristes comme dans « *Le livre de l'esquimau* » de Peter

Freuchen où on dénigre par humilité le bout de viande qu'on offre, la dérision est la seule manière d'échapper à la supériorité : cf la sentence : « avec les cadeaux, on fait des esclaves, avec les fouets on fait des chiens ». Dans les sociétés « héroïques » les bons guerriers s'auto-glorifient aussi sûrement que les membres des sociétés égalitaristes s'auto-déprécient. Dans les sociétés héroïque à Etat faible, sujets épiques, les concours de festins et de générosités sont des extensions de la guerre p143.

L'échange de dons compétitifs n'asservit personne, mais en fait une affaire d'honneur. Et l'honneur pour certains c'est tout un drame. L'impossibilité de « pouvoir rendre » une dette, surtout une dette d'honneur, c'est ainsi que les nobles constituaient leur entourage d'obligés. Cf actuellement encore les clientélismes informels au Moyen-Orient, autour de la Méditerranée, en Amérique du Sud, fruits d'un mélange brouillon des trois principes et que des théoriciens complaisants s'efforcent de couler dans le langage de la dette et de l'échange.

L'aide mutuelle peut glisser vers l'inégalité. Ainsi la signature d'un contrat de travail est un accord entre égaux pour ne plus être égaux : c'est l'essence même de la dette.

Donc : qu'est-ce qu'une dette ? C'est quelque chose de très particulier qui naît de situations très particulières : pour les cadeaux, il y faut une dose d'égalité de statut. Une dette c'est foncièrement un déséquilibre. Mais on doit rééquilibrer les choses. La dette non remboursable n'existe pas même si c'est au prix d'une injection létale ! Si le créancier ne peut être remboursé c'est forcément de la faute du débiteur selon cet axiome si bien partagé que rembourser c'est être honnête, c'est moral. Une dette est un échange qui n'a pas pu aller jusqu'au bout ! Elle est créature de la réciprocité et n'a que peu à voir avec le communisme et la hiérarchie.

Entre le moment de l'emprunt et celui du remboursement, c'est là que niche la dette, dans le moment de l'entre-deux, comme tout ce qui est humain. Cet entre-deux fonde le tissu des sociétés humaines cf les femmes de la société Tiv qui faisaient en sorte de toujours être en mini-dette les unes avec les autres femmes pour garder le tissu humain. A comparer avec le « SVP », « Merci » des classes moyennes. Le « SVP » est un ordre mine de rien et le « de rien » en retour rassure : il n'y a pas de dette ! Lire ces lignes si éclairantes p. 150 avec l'explication de « *obrigado* » et « *de nada* ». Autrement dit l'« étiquette bourgeoise » veut abolir ces multiples relations de services et de crédits qui fondent une société humaine, comme celle des Tiv.

Ainsi pense Rabelais dans « *L'éloge de la dette* », faux éloge, cela va de soi, où Panurge l'ancêtre de cet homme de marché qui pointe à la Renaissance déclare : « Sans dettes, personne ne devrait rien à personne, ce serait la guerre de tous contre tous ». ce que Pantagruel refuse, lui qui pense comme St Paul : « N'ayez de dettes avec personne si ce n'est celle de l'amour mutuel ».

Chapitre 6 p156 (fortement résumé, donc consulter les abondantes références ethnologiques dans le livre)

Jeux avec le sexe et la mort

La bible parle de gager des dettes en échangeant leurs femmes et filles comme servantes (et pas si souvent esclaves sexuelles) c.à.d. peones ; les choses ont peu changé depuis 5000 ans.

Les « monnaies primitives » ne servent jamais à acheter et vendre quoi que ce soit, mais à organiser ce qui n'a pas de prix : mariages, morts, éviter les vendettas etc.

Selon Philippe Raspabé (économiste puis anthropologue) la monnaie ne servait pas à payer ses dettes, mais permettait de reconnaître l'impossibilité de payer certaines dettes (de sang, de coutume, de guerre, mariages etc.) Rapidement on remplace le *brideprice* (prix de la fiancée) par le

bridewealth (richesse de la fiancée). On parle dès lors de monnaie sociale. Le seul paiement pour le don d'une femme est le don d'une autre femme, sinon, en attendant, la dette reste impayée. Ex de la dette : si un mari pouvait acheter une femme, il pourrait la vendre. Au lieu de cela, le *bridewealth* stipule une union + des enfants à venir. Cela n'a évidemment pas de prix/monnaie.

Suivent des considérations sur les mœurs des Tiv, des Nuer, puis des Ele en Afrique, des Iroquois en Amérique, des Balinais en Asie, toutes visant à démontrer que les dettes d'êtres humains, de sang, de chair, ne sont jamais effacées par la monnaie, et sont impossibles à payer. La monnaie comme Rosbabé l'établit, est vécue par ces peuples comme « substitut de vie », avant tout une façon de reconnaître que l'on doit quelque chose de beaucoup plus précieux que la monnaie. P164. C'est pourquoi, ce sont les mêmes charges de monnaie versées lors d'un mariage ou pour « prix du sang », cf. le *wergeld* germanique. Ce n'est en aucun cas un paiement qui effacerait la dette mais bien au contraire une reconnaissance que la dette est impossible à rembourser.

Dans cette note de lecture, on ne citera en détail que la dette de sang chez le Lele étudiés par Mary Douglas p168. Chez les Lele, le terme de « dettes de vie » semble mieux convenir que celui de « dettes de sang »... A noter les sexisme : les femmes/gages cédées comme reconnaissance de dettes de vie n'étaient jamais des hommes mais toujours des femmes, des jeunes femmes ! Tiens, tiens ! Si les femmes refusaient d'être femmes/gages, elles pouvaient toujours s'enfuir et demander asile à une autre famille mais alors elle devenait « l'épouse du village » ce qui n'était guère enviable surtout au début. p176.

A noter le statut héréditaire de gages, de ces témoins-otages de la réalité de la dette (une vie pour une vie) donnés à la famille de la victime : « être un gage c'est avoir non seulement une, mais deux familles » certes, mais ça présente aussi le considérable avantage pour le créancier ou la victime que la femme/gage faisait des enfants/gages eux aussi. C'est seulement quand il était impossible de convenir d'un accord sur une monnaie de vie, que la guerre sous forme de raid devenait inévitable entre les deux familles surtout si la famille de la victime était supérieure en force à celle de la victime : les prisonniers étaient alors considérés comme esclaves achetables et revendables contre de la monnaie et non plus comme gages, rompant la muraille entre dette de vie et monnaie ! p176

Selon le même schéma, dans des conditions de grandes violence (DG dit « quand la violence s'introduit dans l'équation »), quand des êtres humains sont détachés de leur proches soit parce qu'ils sont devenus des « gages » obligés de résider dans le clan de la victime suite à des dettes de vie, soit parce qu'ils sont devenus esclaves, suite à un raid pour obtenir réparation réelle d'une dette de sang, la monnaie a commencé à payer littéralement des dettes qui d'habitude étaient considérées comme impossibles à rembourser. C'est par ce glissement, toujours dans un climat d'extrême violence, que DG explique le processus de la traite des noirs → et en étendant le raisonnement, l'avènement des sociétés secrètes → des mafias, voire même du fascisme actuel. DG insiste beaucoup sur l'importance de la violence pour que ce glissement se produise et l'importance de l'intervention d'une civilisation extérieure qui puisse se présenter comme capable de rétablir l'ordre quel que soit le prix de sang, de chair, à payer pour cela. Le sentiment de culpabilité, de sociabilité qui avaient créé la notion de dette s'est converti en son contraire (toujours au contact d'une civilisation technologiquement avancée, comme lors de la traite des noirs). Tout cela vit en nous inconsciemment (p. 200).

DG insiste sur le sexisme permanent et historique et sur le fait que pour lui, l'esclavage « a façonné nos postulats fondamentaux » mais que nous n'en sommes plus conscients, et nous sommes devenus une société de la dette car « l'héritage de la guerre, de la conquête, de l'esclavage est toujours là, tapi dans nos convictions les plus intimes de l'honneur, de la propriété...de la liberté même » p201

Chapitre 7 p202

Honneur et avilissement

DG examine pour nous des expressions comme « dette d'honneur », « honorer ses dettes » pour essayer de comprendre comment des obligations morales se muent en dettes immorales. Le sentiment d'honneur n'a aucun sens, sans celui d'avilissement.

Commence alors une longue digression sur un essai de définition de l'esclavage.

- Analyse de la vie d'Olaudah Equiano, mémoire d'un esclave né en 1745 qui évoque l'impossibilité pour lui de retrouver son honneur perdu, une souillure ineffaçable.

- 1935, Ali Abd Elwahed, fait une recherche sur l'esclavage en pays musulman... On y devient esclave dans les cas où sans cela on serait mort, que ce soit par force, sanction, autorité du père ou vente volontaire. Il est la forme ultime de l'arrachement.

- Dans « *Esclavage et mort sociale* », Orlando Patterson y voit une relation de pure violence, sans aucune morale, un avilissement total.

DG conclut de ces analyses que la monnaie archaïque servait à mesurer l'honneur et l'avilissement... La valeur de pouvoir transformer des personnes en monnaie. L'honneur étant cet excédent de dignité qu'il faut défendre (avec violence) car on sait qu'on peut la perdre (sa dignité) dans l'esclavage.

S'ensuit une énumération d'exemples à l'appui de cette thèse :

Les « *Comals* » ces servantes/esclaves (pas des hommes bien sûr !), qui servaient en Irlande d'unité de compte vers 600, alors même que l'esclavage était aboli suite aux pressions de l'Eglise. Elles servent à indiquer le montant de l'amende judiciaire, de la dette d'honneur. Les notions de « face » à garder ou à perdre, d'honneur, sont la clé de voûte du système celtique. D'où son ingéniosité à le quantifier. Quand on tue quelqu'un il faut payer le prix du sang + le prix de l'honneur qu'on lui a pris en le tuant. A l'inverse quand un noble s'annexe un serf, il s'annexe le prix de l'honneur du serf. Or cet honneur est, en dernière analyse, la « capacité à extraire l'honneur des autres ». La valeur d'un esclave est celle de l'honneur qu'on lui a pris, celle de sa dignité perdue.

Qu'arrive-t-il quand cette monnaie d'honneur qui servait primitivement des onces d'honneur sert à payer des œufs ou une séance chez le coiffeur ? Il arrive une crise morale profonde et durable ! Comme on va le voir en Mésopotamie et dans le monde méditerranéen p216

En Mésopotamie, le patriarcat est né du rejet par les pères des grandes villes dont Babylone est l'archétype, emplies de fonctionnaires et de putains, au nom de la pureté, y compris de la virginité de leurs filles qui dans les villes doivent se prostituer !

Pourquoi en Grèce antique, l'ascension de la monnaie et des marchés correspond-il à l'émergence de l'inquiétude autour du sexe (honneur + virginité des filles) ? Dans ces sociétés basés sur un patriarcat farouche, il y a eu inquiétude quand ces valeurs sont devenues achetables (vrai sens de la dot, qui achète au père la virginité de sa fille), quand honneur et crédit sont devenus la même chose. Un exemple, la crise durable autour de la prostitution à la fois méprisable mais aussi d'origine sacrée car antiquement à Sumer l'amour pour le plaisir est un loisir de dieux, l'amour pour procréer n'étant seulement qu'une évidence, une pratique partagée avec les animaux.

Les livres saints du monde entier font état de cette rébellion – exode des éleveurs patriarcaux qui cachent leur filles (pour les différencier des prostituées) : usage du voile → un mépris naissant pour l'amour hors procréation assimilé à la prostitution. La prostitution, de divine, devient symbole de déchéance (Les femmes pauvres étant souvent prostituées par maris et pères en cas de dettes ou bien vendues comme esclaves ce qui revenait au même)

Voir de même, en Chine et en Inde, le paiement de la fiancée chez les pauvres.

En Grèce antique : « *timé* » signifie à la fois honneur et dette/prix. Les aristocrates pétris d'héroïsme méprisaient la monnaie synonyme pour eux de transaction sordide et revendiquaient honneur et dons, en même temps que la pédérastie → ce fut un désastre pour les femmes que cet honneur masculin démocratisé : Sous prétexte de leur honorabilité, elles furent comme en Mésopotamie, voilées et cloîtrées à la maison dans le gynécée en même temps que la monnaie devenait la mesure de tout ce que l'honneur n'était pas. p231. Parallèlement on assiste à une montée du clientélisme, forme d'égalité la plus violente qui soit ; Avant le riche se sentait responsable du pauvre de par son rang. Maintenant, c'est la dette monétaire entre égaux...le défaut de remboursement en cas de crise équivaut à être vendu comme esclave, On se met à parler de la vie comme d'une dette à l'égard des dieux, à assimiler la dette au péché et la vengeance au recouvrement d'une dette. P239.

La « *République* » de Platon fait état de ce dilemme moral et politique, lui qui fut vendu comme esclave par des pirates (p239-242) et racheté généreusement par un petit philosophe - étranger en plus - dont il s'est bien gardé de parler ! Que veut dire payer ses dettes ? On le fait par morale ou par pragmatisme ? Ce dilemme nous hante encore, conclut DG. p243

Dans la Rome Antique, Graeber – citant Orlando Patterson – fait l'hypothèse que la notion de propriété romaine a été largement modelé par l'esclavage. Le mode de propriété antique de relation entre deux personnes à propos d'une chose, devient relation entre deux personnes dont l'une est une chose !

Dominus, maître, vient de propriétaire d'esclave et *familia* vient de *famulus*, esclave. La « *domus* » romaine abrite cette famille d'esclaves qui vit sous la férule du *paterfamilias*. L'extrême dureté des lois romaines vis à vis des débiteurs (à l'origine, droit de vie et de mort, puis mise en esclavage pour dettes), est un temps adoucie (on a pu parler de lois sociales comme les jeux) par les millions d'esclaves prisonniers de guerre. Ce qui explique à la fois l'arbitraire et l'absolu pouvoir dont dispose le débiteur sur son créancier, c'est qu'il est assimilé à un esclave. P248 L'esprit de conquête, de pouvoir aboli, d'arbitraire perdurera historiquement par la suite dans les rapports entre créanciers et débiteurs. Et surtout dans les habitus de l'un et l'autre.

La conséquence de cette idée maudite que nous pouvons disposer comme bon nous semble de notre propriété c'est à dire la vendre, la troquer, la prêter, la donner et que nous possédons notre liberté, est ce terrible axiome : l'esclavage est la vente de notre liberté, le salariat en est la location. Par conséquent comme pour Gerson en 1400 et sa *théorie des droits naturels*, péonages et esclavages sont des façons pas si intrinsèquement mauvaises. Hobbes justifie le pouvoir absolu de l'État par ce genre d'arguties. Pour lui, la liberté et nos droits sont cessibles puisqu'ils sont notre propriété cf Hobbes, à rapprocher de la notion de corps séparé et dominé par l'âme ou l'esprit. Notre âme pourrait vendre notre corps. Seul raisonnement fou qui nous permette d'explicitier le salariat.

Lente évolution romaine, puis féodale, et enfin aboutissement chez AS.

Conclusion des quatre chapitres précédents : p255

Les quatre premiers chapitres ont exposé un dilemme : Soit la dette n'est rien, comme chez Adam Smith, soit elle est la substance même de la relation humaine. Puis, on a élaboré le concept d'économies humaines et de monnaie sociale : la monnaie serait non pas un moyen d'acheter des humains mais un moyen de dire combien c'est impossible.

Cette saine notion a commencé à s'effondrer et alors les humains sont devenus des monnaies d'échange : prix de la fiancée et esclavage... périodes de grandes violences. Les héros deviennent des héros en « rapetissant » les vaincus, en leur volant leur honneur. Le roi est l'image inversé de l'esclave dont il s'entoure pourtant. Ainsi le droit romain serait à l'origine du libéralisme fou de Smith. Hobbes, Locke et le Droit occidental obéiraient à la « logique de l'esclavage ».

Chapitre 8 p259

Crédit contre lingot

Graeber présente sa théorie des cycles alternatifs de l'histoire correspondant à des ères où l'esclavage et la monnaie dominant et d'autres où le crédit et l'abolition de l'esclavage émergent.

3500 → 800 av JC : Monnaie virtuelle de crédit
800 av JC → 600 : L'âge axial, monnaie et lingots
600 → 1450 : Moyen-Age, retour à la monnaie virtuelle, crédit
1450 → 1971 : Empires capitalistes, retour aux lingots puis Nixon supprime la convertibilité dollar/or en 1971.
1971 →? Début d'une ère indéterminée

Contrairement à ce que l'on croit généralement, le Moyen-âge ne fut pas une époque de ténèbres., mais au contraire marqué par un recul de l'esclavage (même en Inde et en Chine), perçu comme abominable, avec comme conséquence paradoxale qu'il a fallu inventer le racisme pour tolérer l'asservissement des esclaves africains ou américains à la Renaissance.

- Les périodes de crédit sont grosso modo des périodes de paix relative
- Les périodes de monnaie sont grosso modo des périodes de conquêtes, de guerre, de pillage, où il faut payer des soldats qui bougent sans cesse.

3500 → 800 av JC, Mésopotamie, Égypte, Chine

En Mésopotamie, la monnaie sert essentiellement à tenir des comptes, souvent concentrée dans les temples. Les reconnaissances de dettes sur tablettes ou « *bullae* » peuvent cependant circuler comme la monnaie.

Les origines de l'intérêt remontent à avant l'écriture. Le mot dérive de « Progéniture » d'où l'expression « faire des petits ». Il repose sur la méfiance, le mensonge. Le monde des dettes est corruption, péché, culpabilité. La pratique de l'usure rend incontournable celle des « jubilés » c'est à dire des effacements de dettes comme celui d'Hammourabi à Babylone en 1761 av JC...*pour que le fort n'opprime pas le faible, c'est à dire rendre le fils gagé comme esclave à sa mère P266.* Lors des jubilés, on effaçait toutes les ardoises en brisant les tablettes, les *bullae* qui attestaient d'une dette.

En Égypte on ignore la prise d'intérêts et on ne connaît de crise de la dette que tardivement : la pierre de rosette est une amnistie des débiteurs !

En Chine la monnaie prend la forme de coquillages, cordelettes à nœud. Elle n'est utilisée, comme le stockage de céréales qu'en temps de fléaux chroniques, disettes, inondations.

Chapitre 9 p272

L'Age Axial (800 av JC → 600)

Cet âge (dont le nom fut inventé par Karl Jaspers) est marqué par le cycle suivant : Nécessité de soldats pour faire la guerre → capture d'esclave → fondre le butin en pièces de monnaie pour payer les soldats → Exiger le paiement des impôts en pièces ce qui clôt le cycle : au bout du cycle, les pièces sont rendues à l'État sous la forme de l'impôt.

Cet âge est paradoxalement marqué par l'émergence de grands philosophes : Pythagore, Bouddha, Confucius. Sans doute une « sortie du système » de petits états tout le temps en guerre. Cet âge est aussi marqué par la violence et l'usage de la monnaie pour payer des soldats.

Quel lien entre religion et monnaie ? Difficile à dire.

En Méditerranée la monnaie permet le maintien d'une paysannerie libre.

Elle apparaît en Lydie (Turquie) pour payer les mercenaires souvent grecs. C'est une période d'extrême violence, de mises en esclavage systématiques pour extraire l'or et l'argent. Tels le viol/massacre/asservissement systématique des vaincus de Carthage par les Romains. Complexe armée → pièces de monnaie → esclave à plein ! Temps de crises continues marqué parfois par les installations hésitantes d'États-Providence permettant un peu plus de redistributions vers les soldats et leurs familles.

Le fonctionnement de l'Empire romain peut se résumer ainsi : Une immense machine à extraire les métaux, à les transformer en pièces et à les distribuer à l'armée. En Grèce et à Rome les crises de la dette ne sont qu'en partie compensées par les conquêtes. Ils ignoraient les jubilés et le persistant communisme des riches (accord tacite entre riches) a fait qu'à la fin de l'empire la plupart des ruraux pas encore esclaves étaient peones des riches propriétaires → bases du féodalisme, liant les paysans à la terre et recrutant des soldats chez les barbares. En Inde : tout comme en Grèce, multitude de républiques comme Kshatriya, d'empires centralisés et de monarchies. Guerres incessantes. Essor des monnaies, de l'esclavage et des armées. Mais cette économie est battue en brèche par les penseurs et peu à peu la monnaie disparaît et le crédit raffiné émerge. En Chine depuis 425 av JC, l'empire est balayé par une période de royaumes combattants puis unifié en Royaume Qin, rapidement battu par une révolte qui met les Hans, inspirés de Confucius, au trône pour 2000 ans. Les philosophes deviennent d'État. Période d'esclavage et de monnaie (pièces rondes percées permettant les « ligatures » avec une cordelette). Les mouvements religieux sont sociaux : Ex. l'école agricole anarchiste de Nong-Jia.

Cette période est matérialiste par sa recherche du profit, l'habitude du calcul rationnel ou même divinisé avec Pythagore. On traite ses voisins en étrangers et cela fait émerger les concepts de profit dans tout les domaines. L'esclavage et la possibilité de pouvoir quantifier les vies humaines est très proche de nous. Les pièces de monnaies coexistent avec des philosophies soit du prince soit révolutionnaires. Les manuels politiques sont nombreux et emprunts de « *realpolitik* ». La terreur est le bon gouvernement, sous une apparence trompeuse de justice. L'« *Arthashastra* » de Kautilya, conseil du roi, est une « science des gains matériels ». (armées-monnaie-esclaves).

L'âge axial est bâti sur un socle de matérialisme... c'est à dire qu'il évoque une disparité corps/âme, esprit/chair. La paix et l'esprit collectif doivent être contenues dans nos corps, nos natures matérielles, tout comme est contenue la fiduciaire (selon Seaford) dans les pièces de monnaies pourtant sans cesse traficotées. (D'où la prépondérance affirmée de l'idée/esprit sur le corps).

C'est le cas aussi en Inde et en Chine avec des points de départs différents. Partout où nous voyons émerger le complexe armée-monnaie-esclavage, nous voyons naître des philosophies matérialistes,

mais aussi des mouvements intellectuels pacifistes permettant d'imaginer un au-delà sans dette, considérant le corps comme une prison en ce bas monde.

Quand les empires ont atteint leurs limites d'extension ce qui a mis en crise le système armée-monnaie-esclaves, les monarques ont tenté de refonder leur domination sur les philosophies. On assiste alors à une partition finaude : d'un côté la *realpolitik* du marché, de l'autre la religion (du rêve pour après, de la clarté pour maintenant!) Cette dualité sévit encore ! Cette esquive de la réalité est inévitable dans les guerres et les tyrannies. C'est la démonstration que font tous les révolutionnaires mais c'est un peu + compliqué que ça et les philosophies religieuses ont paradoxalement concouru à améliorer certains domaines par leur exemplarité, ou leur condamnation de l'esclavage.

Chapitre 10 p307

Le Moyen-Age (600 → 1450)

L'âge axial a vu l'émergence de deux idéaux complémentaires et simultanés : d'un côté le marché de l'autre des religions mondiales universelles. La charité, cette notion qui n'avait jamais existé nulle part est mise en avant; ce qui signifie que pure cupidité et pure générosité furent des concepts complémentaires sous l'Âge axial.

Le Moyen-âge a vu l'affrontement des grands empires, les marchés régulés par l'Église où le crédit prédateur fut plus ou moins interdit et enfin le retour à une monnaie virtuelle de crédit, époque transcendantale dans ses fondements.

Pour la plupart d'entre nous, « médiéval » est synonyme de superstition, d'oppression et d'intolérance et pourtant pour la plupart des habitants de la planète ce fut une amélioration extraordinaire après les terreurs de l'âge axial.

Le sort des serfs médiévaux était « supportable », comparé au sort des péones et des esclaves de l'âge axial. Avec l'effondrement de l'empire romain, les pièces disparaissent (et les villes) mais tout reste compté en monnaie romaine largement fiduciairisée. De plus, il faut bien noter que le Moyen-âge a commencé en Inde et en Chine (400 à 600), a balayé l'Eurasie avec l'Islam, et n'a enfin atteint l'Europe que 400 ans plus tard.

En Inde c'est la fuite dans la hiérarchie. La région est constituée de petits villages sans moyens militaires ; il y est aisé de soutirer leurs ressources aux paysans. L'innovation cruciale fut la pratique des « dotations perpétuelles » ou « trésors inépuisables ». Un donateur prête une somme à un monastère et seuls les intérêts de ce prêt (15%) seront consacrés par les moines à l'objectif principal du donateur. L'idée c'était que comme on ne touchait jamais au capital la contribution durerait toujours ! Il n'y a plus d'usage de pièces mais le métal précieux demeure dans les temples. Les monarques qui ont tenté de réintroduire des pièces pour payer leurs guerres ont dû suivre des politiques antireligieuses comme Harcha au Cachemire en 1089 – 1101. Les hindouistes brahmanes réintroduisent la dette aux dieux, aux sages et aux ancêtres et imposent un système de castes (sept selon les lois de Manou). Les taux d'intérêt augmentent quand la caste descend, si bien que les barrières entre castes deviennent infranchissables dès qu'il y a dette, même minime, d'où le recours au péonage sous la menace d'une vie ultérieure sous la forme d'un animal ! Mais les dettes ne pouvant donc être contractées qu'entre égaux (cf l'anthropologue Louis Dumont) ce n'était guère envisageable à cause du système de castes. C'est pour cela qu'en Chine, au Mexique et au Japon les révoltes demandèrent l'effacement de la dette et pas la fin de l'esclavage (N.d.l.a.).

En Chine, l'empire et la religion font bon ménage et la théorie monétaire chinoise fut chartaliste au moyen-âge ; n'importe quoi – par fiduciairisité – pouvait « faire » monnaie. Ce fut l'époque du

Bouddhisme et de l'économie de la dette infinie. Cet empire subit deux menaces. Les invasions dans le Nord, les révoltes patriarcales ailleurs (celles de Han, Tang, Song, Ming) favorisées par l'idéologie de l'équilibre de Confucius, ennemie de l'usure. Dès qu'il y a abus la puissante bureaucratie (selon Braudel) rétablit l'ordre et abolit les dettes pour atténuer les effets des famines, On reste fidèle à un marché intérieur actif en échange de services, on ne recourt jamais à la spéculation. La Chine était pour le marché, contre le capitalisme selon le schéma de Braudel : $M \rightarrow A \rightarrow M'$ et non pas $A \rightarrow M \rightarrow A'$ (A = argent, M = marchandise) ce qui permit de maintenir le niveau de vie le plus élevé du monde.

Le Bouddhisme marqué par ce marché et le principe de dette Kharmique, achète du bonheur, vend des péchés. Le bouddhiste achète son salut à tempérament mais un don au trésor inépuisable efface toute dette instantanément. (même la « dette de lait » à sa mère et son père). Cela a pour conséquence l'accumulation d'or dans les monastères même si les moines prêtent à faible intérêt aux pauvres. La riposte ne tarde pas et les empereurs vont mettre les moines au pas : 4600 monastères sont rasés en 845, 150 000 serfs affranchis avec pour motif officiel (entre autres) que la Chine manquait du métal précieux (cuivre) car les moines le fondaient pour édifier des Bouddhas colossaux. Forme de communisme de la richesse géré collectivement qui va ressembler de plus en plus à un capitalisme. La monnaie redevient virtuelle, l'or et l'argent stagnant dans les temples. Les boutiquiers vendent à crédit en utilisant des « bâtons de taille ». À partir de l'invention de l'imprimerie, les Chinois impriment des billets et ne résistent pas à la tentation d'en imprimer encore et encore → inflation endémique.

Cette période fut une réussite du système $M \rightarrow A$ chinois grâce à l'autorité d'un État méfiant à l'égard des classes marchandes et qui revendiquait le monopole de la monnaie/papier.

Au Proche-Occident, l'Islam et le capital comme crédit

Les innovations sont nées au Moyen-Age (ni en Inde, ni en Chine, ni en Europe). L'Islam s'enthousiasme pour le Droit et ne voit en l'État qu'une regrettable nécessité (en bons éleveurs du désert), puis qu'un garant militaire de la foi, étranger à la société. Une alliance originale entre les marchands et le peuple contre l'État.

La sinistre méthode de l'age axial : *guerre* → *esclaves* → *fondre butin* → *payer les soldats et les fonctionnaires avec ces pièces* → *exiger qu'elles soit rendues en paiement des impôts* a certes fonctionné en Islam mais avec peu d'impact sur la population. La valeur de chaque pièce correspond à son poids en métal précieux et les soldats étaient 4 fois mieux payés que les soldats romains! Le cycle axial fonctionne mais de loin comme dans une bulle . Même les esclaves étaient différents - ils servaient d'ornements ou de soldats - et pouvaient se racheter eux-mêmes. La religion a préservé l'éthique du désert et a fermement condamné l'usure. Elle a une vision positive du commerce. Le crédit est florissant, recourt peu aux pièces de monnaie (le mot *chèque* vient de SAKK de *papier* et *d'encre*) et reste totalement indépendant de l'État. Il repose sur la confiance et la réputation, nul besoin d'un Etat pour le garantir.

Bourdieu résume ainsi ce qui se passe en Algérie : l'honneur peut faire de l'argent mais l'argent ne peut acheter ou se convertir en honneur.

« L'Océan Indien devient un lac musulman »... sans contrats. Pour sceller une transaction, « seulement une poignée de main et un coup d'œil vers le ciel ». Le marché est libre. Tout cela peut ressembler à Adam Smith : « Les prix dépendent de la volonté de Dieu » Le libre marché fonctionne loin de la dette et de l'esclavage. La division du travail dans la fabrique d'épingles de Ghazali ressemble étonnamment à la division du travail dans la fabrique d'épingles dont parle AS mais les explications divergent ; pour AS c'est l'esprit de troc et la recherche d'avantages individuels, pour Tusi une extension de l'entraide ! De même les explications de la monnaie divergent notablement. En islam, condamnation de l'usure, peu d'usage des intérêts, une monnaie purement virtuelle c'est à dire qu'elle ne peut pas à elle seule rapporter de la monnaie.

Avec sa mosquée et son bazar l'Islam (système M→A) a créé un marché libre, sans État et avec la confiance donnée au signataire de reconnaissances de dette sur papier.

En extrême Occident ou Chrétienté (commerce, crédit et guerre).

L'Europe entre tard en M→A, avec la disparition des pièces et le repli dans la virtualité. On continue avec les vieilles pièces romaines, carolingienne, livres, sous et deniers sont complètement détachés de leur valeur-métal. Les monarques en fixent le taux. L'or et l'argent sont confinés dans les lieux de culte. L'usure est péché mortel mais les princes tournent la difficulté en imposant aux juifs d'y procéder (non sans pogroms). La charité, un « prêt à Jésus », sert en fait à maintenir la hiérarchie. En Angleterre, les dettes dues aux juifs étaient en fait dues aux princes par le service nommé « échiquier des juifs ». Les Lombards et les Cahorsins remplacent les juifs pour l'usure. De plus les marchands apprennent vite à contourner l'interdit de l'usure, lors des foires notamment.

On assiste à l'amalgame marchands/soldats, coexistant avec des pirates vénitiens, et la pratique de l'esclavage : Venise, Italie, Ligue hanséatique. Esclaves de la mer Noire vendus pour les mines Turques. Gènes et sa « guerre par souscription ».

Le marchand/aventurier est bien plus plus réel que le mythique chevalier errant en quête d'aventure si cher à Chrétien de Troyes. En fait la « chevalerie » c'est pour DG une bande de malfrats qu'on s'est efforcé de dresser les uns contre les autres en transformant leur vie en un rituel stylisé.

Les Européens malgré l'anathème sur l'usure (sauf avec les étrangers ! P348) emploient les méthodes de crédit islamique pour financer les croisades contre les musulmans !

DG a une vision étonnante de la chevalerie et des chevaliers : des fortunes englouties en paris lors des tournois, victimes ruinées par les prêteurs mais redevenant voleurs de grand chemin pour « se refaire », pratiquant les pogroms, levant les impôts sur leurs paysans ; Ces guerriers ou croisés qui n'ont pas hésité à mettre à sac une ville chrétienne comme Constantinople sont en fait tenus par les dettes aux marins vénitiens à qui ils ont promis 50 % du butin en échange de leur transport vers les « lieux saints ». Baudouin II est allé jusqu'à contracter un emprunt sur la tête de son propre fils emmené comme gage à Venise.

Le Graal, invisible, intangible mais d'une valeur infinie est la métaphore du chèque en blanc ! Jésus est dans le pauvre, donc un don charitable est un prêt à Jésus. Mépris affiché pour le commerce.

En fait, le M→A européen adopte avec bien du retard ce que le Moyen-âge musulman avait adopté 400 ans avant lui, la virtualisation de la monnaie, l'indépendance des universités, la transcendance comme institution dominante (au contraire du « matérialisme » de l'âge axial), la baisse de l'esclavage. Ce n'est en Europe absolument pas l'âge de la foi comme le siècle des Lumières nous en a dressé le portrait.

Quand Aristote a soutenu que la monnaie n'était que virtuelle, une forme de reconnaissance de dette, il a utilisé le terme de « *Sumbolon* » = objet cassé en deux. Objet cassé en deux chez les Grecs pour marquer un accord ou un contrat. Le mot chinois *Fu* a la même origine (= *symbole*). S'adapte à la convention sociale de la monnaie, au langage, mais aussi signe d'une réalité cachée. (son seul point commun : une pièce peut être coupé en deux !) *Sumbolon* et *Fu* ont suivi la même évolution sémantique.

De la sorte, les monarques pouvaient changer la valeur de la monnaie par simple décret. *Fu* évolue vers « contrat dans lequel une des parties accepte de se subordonner ». Parfois contrats avec le ciel comme ces talismans taoïstes, tels le yin-yan, dont la dualité étreinte n'est pas sans rappeler les deux faces d'une pièce de monnaie..

Revenons à Aristote : le *sumbolon*, cet « objet de taille » que l'on rompt entre deux partis pour sceller un accord, crée un rapport de subordination, d'obligation, de dette.

Ce qui est frappant : la condamnation de Confucius du marchand et sa célébration par l'Islam ont tous deux généré un marché florissant mais jamais l'émergence de grandes banques ou de grandes

entreprises, bref du grand capitalisme. Ce qui différencie c'est la notion de risque et la notion de confiance. En Islam honneur et crédit vont de pair. Par contre les « trésors inépuisables » des monastères bouddhistes assurent des investissements sans risque... En Occident le marchand/aventurier puis les « compagnies » vivent dans un risque qui justifie à leurs yeux des intérêts considérables (Seillère, le très hautain responsable du MEDEF, parlait encore de « risquophiles » n.d.l.r.).

La compagnie est une invention purement européenne du Haut M→A. C'est une « personne » fictive, immortelle, estée en justice, qui détient des terres, établit des règlements, qui fut introduite en 1250 dans le droit canon par Innocent IV. Cela prépare la voie, après le capitalisme monastique, au capitalisme au sens courant du terme. On attribue à la « Compagnie » à la « corporation », ces sorte d'Idées au sens platonicien douées de pouvoir sur le monde matériel « quelque chose d'angélique » selon Ernst Kantorowicz, car les anges selon St Augustin personnifiaient l'Idée platonicienne.

Chapitre 11 p374

L'âge des grands empires capitalistes (1450→1971)

L'époque en question a certes été marquée par l'apparition de la science moderne, du capitalisme, de l'humanisme, de l'État-Nation et cependant elle n'est – pour Graeber – qu'un retour vers l'âge axial même si les éléments en sont agencés d'une tout autre façon : Retour à l'or et à l'argent au détriment des monnaies virtuelles. Flux des lingots en provenance d'Amérique, réapparition des grands empires, des armées de métier, des guerres, de l'usure, du péonage, de l'esclavage en pleine propriété... Tout cela accompagné (comme dans l'âge axial) d'une pensée philosophique nouvelle, scientifique, matérialiste en un mot.

Le XV^{ème} siècle, assombri par des catastrophes sans fin comme la peste bubonique, est cependant l'apogée de la vie festive et des enrichissements rapides. Au XVII^{ème} siècle, est marquée par une inflation massive (500 % entre 1500 et 1650 en GB) expliquée selon Jean Bodin par le flux d'or et d'argent des Amériques. Mais ce n'est qu'un récit traditionnel : Pour DG, c'est en fait dû à la Chine qui supprime le papier-monnaie et incorpore la plupart de cet or. Peu de gens connaissent cette histoire, véritable prémisses d'une économie mondiale : les Mings abandonnent la vision romantique des communautés agraires auto-suffisantes, pour favoriser le commerce tout en continuant à se faire payer les impôts en argent. Croissance et niveau de vie augmentent, mais l'argent qui est acheté dans sa quasi-totalité aux Européens détenteurs des mines d'Amérique grâce aux politiques impérialistes (qui n'auraient pas connu cet essor sans l'Asie demandeuse) vient à manquer. L'or et l'argent toujours exigés pour payer les impôts viennent même à manquer en Europe. Le régime de monnaie-lingot en Europe fut imposé par une violence sans précédent aussi bien dans les pays pillés qu'en Europe : suppression des communaux et instauration des « enclosures » → misère et marginalisation des classes pauvres dont les révoltes sont matées sans pitié : la dette règne à nouveau.

DG nous décrit alors quelques exemples des méthodes de la dette : cupidité, terrorisme, indignation, dette.

Comment est extrait l'or et l'argent des mines : par l'esclavage systématique des populations conquises. Lire l'effroyable « *Conquête de l'Amérique* » de Tzvetan Todorov. L'esclavage dépeuple des régions entières...

Les répugnantes mentalités d'aventuriers comme Cortès, criblé de dettes, qui joue son va tout en

brûlant ses vaisseaux. Qui essaye de tromper ses hommes, souvent des criminels, et se dégage de leur mécontentement en leur donnant l'administration des régions occupées → tortures, impunité, esclavage. Cupidité froide et cynique. Cortès commet le vol le plus important de l'histoire à comparer avec la félonie de la IV^{ème} croisade.

Cortès suivait les bonnes vieilles méthodes de l'âge axial : conquête → butin → esclaves → mines → payer des soldats → conquêtes nouvelles et on recommence.

Le propre du capitalisme est de créer des dispositifs sociaux aptes à nous faire penser en terme de cupidité.

Grâce à ce joyeux drille de Luther, puis à Calvin, l'usure rentre dans la légalité religieuse. (vieille théorie de l'« intéressé » à 5 % : qui justifie l'indemnisation au prêteur par le manque à gagner s'il avait disposé de son argent à des fins plus rentables.

DG relate l'histoire d'un débiteur célèbre, Casimir de Brandebourg-Ansbach (1481 – 1527) des Hohenzollern, qui, endetté, emprisonne son père, fait nommer des créanciers aux postes d'administrateurs civils → exactions → révoltes matées dans le sang, massacres, tortures que relatent les sinistres « comptes » de son bourreau p.395.

Cette psychologie de la dette, inséparable d'une cruauté vindicative, explique en partie le « *homo homini lupus* » de Hobbes.

Monde du crédit et de l'intérêt.

DG évoque le *Communisme des pauvres* (fraternité liée aux labeurs quotidiens faits en commun) et le *communisme des riches* (En guerre commerciale perpétuelle entre eux mais sachant faire bloc quand leurs positions sont menacées). Dans les villages marqués par le communisme des pauvres, chacun faisait crédit et seuls les étrangers payaient avec de la monnaie métallique. L'endettement tournait en rond et tous les six mois on l'annulait. Le marché ne les effrayait pas car le crédit à faible amplitude était pour eux moral puisque basé sur la confiance (villages anglais des XV et XVI^{ème} siècles). Ce qui n'allait pas sans un patriarcat effréné.

Mais le communisme des riches va imposer en terme de crédit, l'échange de pièces comme normal et la dette comme criminelle.

À nouveau comme à l'âge axial, toutes les relations morales se réduisent à des dettes et tout est quantifié. (péchés = dette à Dieu ; femme qui couche pour les dettes de son mari).

Thomas Hobbes dans son « *Léviathan* » de 1651 se lance dans une longue attaque contre la solidarité et pour le « *self-interest* », substituant aux références de Luther une pseudo-scientificité. La quête perpétuelle de profit doit être garantie par l'État qui fait respecter les contrats entre particuliers.

Dans les prisons anglaises au XVII^{ème} siècle règne un deux poids deux mesures. La vermine pour les pauvres, des geôles confortables pour les aristocrates car la Justice d'État applique la prison pour dettes. L'usage des pièces de monnaie est moral, le crédit a mauvaise réputation.

Cf l'éloge de la dette par Panurge, la conception utopique d'Adam Smith et sa « bienveillance du boucher » ou de Nietzsche et de son échange intéressé (voir + loin).

Monnaie de crédit impersonnelle.

Malgré les monnaies-coquillages ou perles découvertes par les explorateurs, les « penseurs » de l'économie anglaise osent prétendre que le statut monétaire de l'or et de l'argent était fondé sur leur nature. On n'hésite pas à convoquer l'alchimie. Et pourtant ce fut l'ère du papier-monnaie après l'altération systématique des pièces métalliques rognées, rabotées, comprimées.

Relire la complexe apparition des banques qui prêtent plus que ce dont elles disposent, ce qui est l'explication de la monnaie ≠ aux banques primitives qui ne prêtaient pas plus que ce qu'elles détenaient : C'est ce qu'Usher appelle en 1934 la *Monétisation de la dette d'État* (c'est à dire mettre en circulation comme monnaie des promesses de paiement émises par l'État).

On peut vraiment parler de papier-monnaie depuis l'apparition de la banque d'Angleterre en 1694 : la monnaie n'était plus une dette due au roi mais une dette contractée et due aux banques par le roi

pour financer la guerre.

A noter l'importance de la prise de position matérialiste de Locke, conseiller d'Isaac Newton alors Directeur de la monnaie, qui lui fit rappeler les pièces et les frapper à leur valeur métallique exacte d'or ou d'argent. Cela pour éviter les bulles spéculatives des banques privées qui avaient reçu le droit de créer de la monnaie comme ce fut le cas lors de la « tulipomanie » hollandaise de 1637, de la bulle londonienne de « la mer du Sud » (1720), de la banque de Laws à Paris. Malgré des effets désastreux, la théorie de Newton préconisant qu'on ne peut ni créer, ni falsifier de la monnaie et qu'on doit lui donner un fondement solide, a fini par faire la quasi unanimité.

Joseph Addison en 1711 déclare que la stabilité politique du trône était le seul garant du système monétaire britannique.

En effet la politique est une forme de magie, une dimension sociale où les choses deviennent vraies quand ceux qui y croient sont nombreux → des expressions comme « alchimie du marché » ou « magiciens de la finance ».

A rapprocher du Faust alchimiste de Goethe, les propos de Charles Stamp, directeur de la banque d'Angleterre qui aurait déclaré : « Le système bancaire moderne fabrique de la monnaie à partir de rien ». mais c'est sans doute apocryphe !

Moralement – cela n'a pas échappé à Hobbes – la cupidité comme normalité pose un dilemme : car les courtiers, les traders qui font fonctionner le système ne sont tenus à aucune loyauté à l'égard de quiconque et même du système : voilà pourquoi Hobbes est partisan d'un État absolutiste qui force les gens à tenir leur promesse. Mais qu'en est-il quand les dettes des États sont négociées sur un marché international ? Après avoir vaincu le communisme des pauvres, le capitalisme international va aussi abattre le communisme des riches. Jusqu'à présent malgré les crises le système a tenu sans jamais se stabiliser. Quid de l'avenir ?

Qu'est-ce que le capitalisme ?

- Paradoxe : la plupart des appareils associés au capitalisme (banques, obligations, ventes à découvert, bulles spéculatives, titrisation, rentes) sont apparus avant la science économique – c'est sûr – mais avant même la naissance des usines et du travail salarié.)

- Qu'est-ce que le capitalisme ? Aucun consensus mais on admet quelques traits en commun : C'est un système qui exige une croissance permanente sans fin. (entreprise et nations avec leur PIB + 5%). Depuis 1700, le papier-monnaie est la monnaie de la dette et la monnaie de la dette est la monnaie de la guerre. Épaulée par la morale policière qui se charge d'obliger la population à une productivité toujours croissante.

- En résumé le système de marché mondial s'est d'abord organisé autour des épices, puis dès 1492 autour des armes, des esclaves et de la drogue (douce, café, sucre). Imposition de l'opium en Chine pour aller y exporter nos lingots.

- Aux deux bouts de la chaîne, omniprésence de fantasmes d'enrichissement spectaculaires et de bulles qui pètent : bulle de la mer du Sud, « trop grosse pour faire faillite » et parmi des centaines le cas le plus absurde de la « Compagnie pour la réalisation d'une entreprise de grand avantage, mais dont personne ne doit savoir ce que c'est » créée par un inconnu.

- Pour faire de l'argent à partir de rien, au Pérou, les colons/prédateurs n'hésitent pas à exterminer des milliers d'Indiens Huitoto au Putumayo (réduits de 50 000 à 7000) en torturant ces prétendus « cannibales » (1910 – 1911) pour les forcer à contracter des prêts sous la menace afin qu'ils achètent leur merde. En fait on les réduit à l'esclavage pour du caoutchouc.

- Jamais le capitalisme ne s'enrichit du travail libre : esclavage de masse en Amérique au 16ème siècle, péonage et esclavage des Africains, services sous contrats dans les plantations, coolies pour les chemins de fer, systèmes fiscaux de l'Empire Britannique pour obliger les indigènes à travailler. Ces scandales prouvent que le capitalisme n'a rien à voir avec la liberté comme ses thuriféraires le prétendent, comme le démontre DG par ses réflexions sur le salariat :

Salariat = Adolescence obligée de l'apprenti en attendant d'avoir assez d'argent pour se marier.

Salariat ≠ esclavage, rapports impersonnels, seul le travail compte, et le salarié est payé en liquide mais, quand il n'y en avait pas, le patron anglais trouvait des combines : tickets d'achat dans sa propre boutique, paiement en nature variés, paiement retardé parfois plusieurs années au début de la révolution industrielle. Les ouvriers doivent alors « chaparder » et dans les chantiers navals où de tels retards de paiement étaient courants, l'ingénieur en chef Samuel Bentham (frère de l'autre) crée des règlements rendant les chapardeurs passibles de flagellations et de prisons ; prisons équipées comme de bien entendu d'une tour centrale de surveillance constante (le fameux panoptique de son frère Jeremy Bentham).

Smith et Bentham sont des idéalistes utopistes. Ils ont créé un monde imaginaire de contrats respectés qui n'ont jamais existé généralement en Angleterre. Par contre, ils ont su nous inculquer que « nous devons obéir aux lois du marché ». Marx lui-même sous-estimait la réalité anglaise en pensant qu'à terme ces utopies s'effondreraient d'elles-mêmes ; il avait oublié que certaines utopies comme le Marché ont la vie dure ainsi que les idées qu'il distille genre *La dette est culpabilité et le non-travail aussi*, comme le pensa toute sa vie le père de l'auteur. p432

Le Capitalisme, un pari sans avenir à long terme, l'apocalypse. Graeber fait alors une chouette digression sur la notion de pari impossible à travers les jeux aztèques comme le *totoloque* auquel trichait Cortès quand il y jouait avec son lieutenant et le « jeu de ballon » où celui qui réussissait à passer le ballon dans l'anneau pouvait tout gagner d'un coup, jusqu'aux vêtements du public.

- Le tout-risquer est le propre du guerrier-aventurier. Le capitalisme exalte le parieur (Seillères du MEDEF et son apologie des patrons risquophiles déjà cité).

- En même temps le capitalisme est incapable, au contraire des moines Tibétains, de concevoir sa propre éternité car tout dérape toujours un jour ou l'autre quoi qu'en disent ses partisans.

Pour Graeber cela à un rapport avec les déficits nationaux et la monnaie de crédit. Cet endettement emprunté aux générations futures a un double tranchant.

1) Financer l'État par sa dette c'est lui donner plus d'argent pour les guerres des dirigeants.

2) C'est suggérer que l'État doit quelque chose à ses sujets car notre monnaie est un prolongement de la dette publique (voir note 110 p.619) et avoir des excédents, vivre sans dette, serait la fin du système. C'est pourquoi Alain Greenspan et l'élite financière US ont commencé à paniquer quand l'administration Clinton a commencé à faire des excédents.

Il y a toujours l'idée d'une fin proche dans les décisions des capitalistes (la faillite personnelle au temps des Lumières, la peur de l'insurrection victorienne). Les grands penseurs du capital, Marx, Weber, Schumpeter, von Mises ne lui donnent jamais plus d'une ou deux générations à vivre.

À la fin de la seconde guerre mondiale, lorsque la peur d'une révolution mondiale s'est estompée, on nous a immédiatement fait peur avec l'holocauste nucléaire puis le réchauffement planétaire (au contraire des les pays socialistes).

Cette peur est le carburant du capitalisme: quand en 2007 on a commencé à croire à sa pérennité, une série de bulles imprudentes ont provoqué son effondrement général.

Chapitre 12 p440

Début d'une ère indéterminée (1971 →?)

Le changement de période a pour date selon Graeber le 15 août 1971, date à laquelle Nixon décida que les dollars détenus à l'étranger ne seraient plus convertibles en or, mettant fin à la politique de Bretton Woods qui permettait encore d'échanger l'once d'or contre 35\$ tout en l'interdisant sur le marché intérieur. Nixon inaugurerait le régime des changes flottants toujours en honneur à ce jour.

Tout cela pour payer la guerre au Vietnam qui comme toutes les guerres capitalistes étaient financée par la dette.

L'effet immédiat du découplage fut que la valeur du dollar exprimée en or s'effondra, entraînant une revalorisation extraordinaire des immenses réserves d'or américaine planquées à Fort Knox et à la Fed (abréviation pour Federal Reserve) logée dans les Twin towers. Le résultat fut un transfert massif des richesses des pays pauvres possédant peu d'or vers les pays riches (USA, UK) qui en ont beaucoup (lire p.442-443).

- Pour être plus précis, les réserves d'or du Trésor américain sont à Fort Knox. Celles de la Federal Reserve et d'une centaine de banques privées, sont au 33 Liberty street à Manhattan, à deux pâtés de maisons des Twin towers. Le système n'est pas auto-régulé comme on nous le serine mais dépend des prévisions grégaires ou peureuses du président de la Fed Bank qui décrète les taux d'intérêt.

- L'étrange aptitude du magicien à créer de la monnaie à partir de rien comme disait Keynes, a une explication : les guerres. La monnaie moderne repose sur les dettes de l'État et les États empruntent pour financer les guerres. (comme au temps de Philippe II). Besoin de financer les bombes sur le Vietnam et les avions qui les y déversent. Ce qui est une variante de la monnaie de crédit ; en effet contrairement à certaines croyances, l'État ne peut pas faire tourner la planche à billets, seules les banques privées le peuvent, après accord du Congrès. Mais en fait c'est la Federal Reserve qui consent à ce que les banques privées créent de la monnaie virtuelle sous forme de prêts aux particuliers. (Détails note 9, page 619).

- Comment fonctionne la Federal reserve ? : Le Trésor vend des bons - des bons du Trésor - au public et la Fed les rachète. La Fed prête alors à d'autres banques la monnaie ainsi créée à un taux faible (prime rate) afin que les banques puissent le prêter à leur tour à un taux plus élevé. Elle fixe aussi le nombre précis de dollars que les banques peuvent prêter – en fait créer – par rapport aux dollars qu'elles empruntent à la Fed ou ont en dépôt. Normalement 10 pour 1 mais c'est sans cesse tourné à la hausse par l'exploitation des failles juridiques. Dès lors à quoi lui sert tout cet or ?

- La Dette américaine repose sur ses guerres depuis 1790 et coûte tellement que leur fin équilibrerait le budget. Mais l'impérialisme belligérant US réel maintient la cohésion monétaire internationale autour du dollar. Les seules limites à ce jour (c'est à dire en 2013, date de parution du livre de DG) à cette superpuissance sont Ben Laden et la Chine. Cette puissance est basée sur une dette (les bons du trésor) qui ne sera jamais remboursée (les pays sous influence américaine sont les plus gros acheteurs de tels bons : Japon, Taïwan, Corée du Sud). De plus le dollar est la seule monnaie des transactions de pétrole. Au moment de la guerre d'Irak, l'axe du mal pour les Etats-unis c'était l'axe Iran-Irak-Corée du Nord. Les seules nations qui ne partageaient pas cette analyse étaient europhiles, les eurosceptiques comme la GB étaient pour. Que l'Irak de Saddam Hussein veuille passer du dollar à l'euro avec l'Iran est la cause réelle de la guerre.

- Normalement revenir à une monnaie virtuelle devrait signifier la paix, la fin du péonage. C'est tout le contraire. On vote des lois protégeant s encore plus les créancier. On installe un péonage planétaire de salariés travaillant pour rembourser des emprunts. Le FMI protège débiteurs et banques, seules l'Argentine et l'Asie Orientale osent le braver. Il pratique la loi : il faut rembourser ses dettes (sauf les bons-US) et aider les banques en folie avec les sous des pauvres. La Terreur engendrée par sles rodomontades guerrières des USA est tempérée par son créancier : la Chine.

La monétisation de la dette et l'opposition chinoise (voir note 18 page 621). Malgré une puissance financière et militaire considérable, les USA s'arrangent pour faire des milliards de dollars de dette, paralysant l'économie mondiale dont ils ne garantissent plus la stabilité. Suite au Krach de 2008 , les banques privées US ont transféré leurs actifs aux coffres de la Réserve fédérale qui a acheté des bons US avec. Ce qui leur a permis par un tour de passe-passe ahurissant – véritable hold up mondial - de convertir 400 Milliards de dettes en réserves, supérieures à ce qu'elles n'avaient jamais été.

À ce stade la Chine se cabre. Elle va mettre au point une politique de « tribut » comme elle l'a fait par le passé avec ses états voisins turbulents, cette fois-ci avec son rival yankee.

Qu'était cette politique de tribut du temps des empereurs ? : la Chine accordait des faveurs à perte

aux pays vassaux en échange de leur reconnaissance de l'autorité de l'empereur. (Ex. amiral eunuque Zheng-Ho).

- Comme tout au long du livre la « monnaie » n'est pas réellement quelque chose mais toujours l'enjeu de controverses politiques, à la fois alliance pernicieuse entre les guerriers et les financiers (Jefferson dixit), mais aussi possibilité de considérer l'État comme débiteur de la « liberté » à la nation (Marthin Luther King et le « chèque en blanc » aux noirs dans « I had a dream »).

- De même le krach de 2008 peut être considéré de deux façons parallèles :

1) Une arnaque, une pyramide de Ponzi.

2) Une bataille sur la définition même de la monnaie et du crédit.

- Explication : Après la seconde guerre mondiale, en échange de leur docilité, on a proposé aux peuples un « deal » : pas de révolution et en échange les gens de peu pourront accéder à la consommation + la sécurité sociale. Même manœuvre auprès des pays du Tiers-Monde et les luttes de libération nationale : leur promettre d'accéder au rang de pays civilisés, d'être inclus dans le cercle limité des « démocraties ». Ce fut l'époque keynésienne. (Pour rappel Keynes pensait quand il se « lâchait », que la monnaie n'était faite avec rien et qu'il fallait tuer le rentier). Mais on ne pouvait offrir ce statut de petit bourgeois ou de nation civilisée à tout le monde tant s'en faut !

- Et ce fut entre 1978 et 2009 avec Reagan et Thatcher, la fin de l'ère keynésienne, une offensive frontale contre les syndicats et la rupture de l'accord passé à savoir la paix sociale en échange d'un certain confort pour les Américains, de certains droits politiques pour les pays du « Sud ». Le lien entre productivité et salaire est rompu.

Ce fut l'essor d'une économie monétariste où les capitaux n'ont plus de lien avec la productivité mais seulement avec la spéculation. Au lieu « d'euthanasier les rentiers » on va les faire jouer en bourse. Mieux : tout le monde sera rentier en même temps qu'il s'endettera pour être propriétaire comme le voulaient Reagan et Thatcher. Et ça a marché : refinancement des prêts immobiliers, cartes de crédits multiples.

De la même façon que les États-Unis avaient évacué le problème de la corruption en rendant légaux les pots-de-vins aux parlementaires redéfinis comme du lobbying, de même ils ont fait disparaître le problème de l'usure en rendant parfaitement légaux des taux d'intérêt de 25 %, 50 %, voire 120 % pour les prêts sur salaire tout en renforçant les peines des mauvais créanciers.

Cette financiarisation de la vie quotidienne fut appelée néolibéralisme aux USA.

- Une nouvelle morale est née où « payer ses dettes » en était la définition : toute démarche est quantifiée, l'honneur est retiré du marché. Tout est à la fois marché et capitalisme. Cela donne lieu à une double théologie, une pour les pauvres, une pour les riches ; une pour les créanciers, une pour les débiteurs. Comme par hasard, on assiste à l'essor de la « droite évangélique » qui – au contraire du christianisme – embrasse la « théorie de l'offre » (cf « *Richesse et pauvreté* » de George Gilder 1981). Il faut imiter Dieu qui a créé tout à partir de rien. De même pour un évangéliste comme Pat Robertson, tout est mélangé : chance, arche divine, création divine de la monnaie etc. La dette devient la « nouvelle graisse » et la terreur sur les affiches publicitaires de Toronto n'est plus celle de ne pas attirer sexuellement, mais celle de l'huissier !

On apprend aux simples citoyens à se vivre comme des pécheurs et dans ce monde où les pauvres doivent s'endetter pour survivre on assimile les revendications sur les dettes à la lutte des classes ! (Note 31 et 32 p. 621). La simple sociabilité est criminalisée. Même le micro-crédit est entaché de cet esprit. Il est bon que les gens s'endettent, la dette est positive en soi, elle donne du pouvoir. La liberté, c'est l'esclavage ! L'esclavage c'est la liberté !

- Mais comme le cycle keynésien précédent (1945-75), ce nouveau cycle financier n'a pas pu accueillir tout le monde car le capitalisme est un système basé sur l'exclusion et la violence comme déjà vu tout au long du livre). Suite à l'effondrement des *subprimes*, l'État a tranché : les pauvres ont remboursé la dette des banquiers et l'argent imaginaire des aigrefins a été traité comme s'il était réel ! Quant à l'écrasante majorité des emprunteurs, les tribunaux s'en sont occupés (lois renforcées contre les débiteurs de façon fort suspecte l'année précédente !).

Le grand débat sur la dette n'a pas eu et n'aura pas lieu.

Où en est-on en 2013, date de parution du livre ?

- C'est un moment historique car le capitalisme ne devrait plus en avoir pour longtemps si l'on considère qu'un moteur de croissance infinie sur une planète finie est écologiquement impossible. Pourtant, face à cette impossibilité, notre réaction est seulement la peur, on s'accroche, on n'imagine rien, on reste inerte devant la catastrophe inévitable ! Il est vrai que ces 30 dernières années, un immense appareil bureaucratique maintient le désespoir en éliminant tout sentiment d'autres futurs possibles. Les dirigeants meurent de trouille devant une révolution et se bardent de police et de vidéo-surveillance. Cet appareil répressif est un poids mort coûteux et improductif. Le capital financier est devenu l'achat et la vente de fragments de cet avenir et la liberté économique s'est réduite au droit d'acheter un petit bout de sa propre subordination (intéressement à l'entreprise par exemple).

Que faire ?

DG refuse le rôle de Madame Soleil et se contente d'ouvrir des perspectives :

- La première chose pour se libérer : se voir à nouveau en acteurs de l'Histoire
- Chercher du côté de l'Islam, du féminisme, du féminisme Islamique, d'une source inattendue ? Qui peut le dire.
- Les différents mouvements de balancier que nous avons décrits peuvent se résumer à une compétition politique sans fin entre le populisme d'État et le populisme de marché, qui sont les flancs droit et gauche du même animal !
- Pourquoi sommes nous incapables de le discerner ? À cause de la violence qui a tout déformé au cours de l'histoire (guerres, esclavage), nous empêchant d'imaginer une liberté humaine sérieuse.
- Cette violence est concomitante avec un type d'échange bien particulier, quand une vie humaine devient quantifiable, calculable. Dès lors, il est embarrassant de présenter le marché comme la forme la plus haute de la liberté humaine en appelant à l'aide le mythe tenace du troc alors que l'origine du commerce est le vol : DG use d'une parabole sympathique : qui peut d'un coup d'œil évaluer la valeur d'échange de tous les objets dans une maison si ce n'est un voleur, un soudard en maraude ou un agent de recouvrement!
- Tout système qui réduit le monde à des chiffres, ne peut être maintenu que par les armes. Il réduit nos relations humaines – que sommes nous d'autres – à des questions de fautes, de crimes et en les réduisant à de froids calculs !

Conclusion : Le monde vous doit peut-être de quoi vivre p473

- Les arguties mensongères des « experts économistes » depuis le XIXème siècle en faveur du crédit et de la banque sont des plaidoyers pour défendre des intérêts particuliers et chercher à démontrer que le système bancaire est profondément démocratique.
- Aujourd'hui – prétendent-ils – les rôles sont inversés. Avec les bons du trésor et la sécurité sociale ce sont les revenus modérés qui sont les vrais créanciers, tandis que les riches, grâce à la démocratisation de la finance, sont les principaux débiteurs ! Et *vice versa* selon les besoins du moment.
- Ce qui est pernicieux, dans la morale de la dette, c'est que si nous ne sommes pas des pillards nous ne méritons pas de ressources.

Pour eux, annuler la dette des étudiants serait injuste à l'égard de ceux qui ont sué sang et eau pour la rembourser. Et DG de prendre la défense des pauvres non industriels, pionniers d'un nouvel ordre économique qui ne partagent pas le goût de l'ordre actuel pour l'autodestruction (en se moquant de son travers de bourreau de travail, note 41 p.622).

- Graeber fait une proposition concrète : un jubilé de style biblique pour les dettes internationales et celles des consommateurs. Effacer toutes les ardoises pour prendre un nouveau départ. Car une dette n'est jamais qu'une promesse doublement corrompue par les mathématiques et la violence.

Comme nul n'a le droit de nous dire ce que nous valons, nul n'a le droit de nous dire ce que nous devons.

(1) Le **chartalisme**, selon wikipédia, du latin *charta* signifiant « papier, écrit » est une formalisation théorique permettant d'expliquer le fonctionnement d'une économie moderne. Selon le chartalisme, la monnaie est principalement considérée comme un bon, un avoir, un coupon pour des taxes à payer. L'argent ainsi créé est appelé monnaie fiduciaire, sa valeur découle des taxes dont il permet de s'acquitter, puis du désir qu'ont les individus d'en épargner pour se les échanger avant même de payer ces taxes. L'État crée la monnaie en dépensant, et détruit cette monnaie en la taxant : la fiscalité sert alors à revendiquer la monnaie et à contrôler la masse totale de monnaie en circulation. La fiscalité devient un outil monétaire essentiel au maintien de la valeur d'échange de la monnaie. Le chartalisme connaît un approfondissement et un renouveau important depuis les années 1990 avec le néochartalisme.